L'ABEILLE.

Journal Officiel de l'Etat et de la Première Municipalité

PAR J. BAYON.

NOUVELLE-ORLEANS

JEUDI MATIN, 13 DECEMBRE 1838

VENTE DE SOIXANTE CINQ LOTS SITUES RUE DU CANAL

C'est aujourd'hui, à midi, à la Bourse de la Cité que doit se faire, par le ministère de Mr. F. Dutillet, encanteur, la vente de 65 terrains compris entre les rues du Canal, du Bassin, de la Douane et Villeré. La situation avantageuse de ces terrains et les nombreuses améliorations qui se font tous les jours dans ce quartier, doivent d'avance faire naître une concurrence parmi ceux qui cherchent à placer leurs capitaux avec avantage. Les conditions de cette vente sont très favorables et les termes de un, deux et trois ans, accordés aux acheteurs, doivent les convaincre des mille chances qu'ils auront de doubler et de tripler même, avant la première échéance, les prix qu'ils auront payés. Nous recommandons donc aux spéculateurs, de se trouver aujourd'hui, à la Bourse, avant midi, car les retardataires courront les risques de perdre l'unique occasion qui leur sera de long-temps offerte.

Le bateau à vapeur *Sémaphore*, en arrivant hier soir à la Levée, a frappé contre le Huntsville. Nous sommes chargé de dire que sur 120 passagers qui se trouvaient à bord il n'y a eu personne de blessé. Le Sémaphore est le seul qui ait souffert de cet accident, il a eu un de ses côtés enfoncé, et quelques bateaux de sucre sont tombés à l'eau.

Un négociant de cette ville a eu la complaisance de nous communiquer les correspondances suivantes, qui ne confirment malheureusement que trop, les craintes que nous avions sur la faiblesse de la récolte de coton. Au Bayou Bœuf, dit l'une de ces lettres, la récolte ne sera pas d'un quart de ce qu'elle a été l'année passée; au-eun bateau n'était encore arrivé dans le bayou; et les habitans éprouvaient de grandes difficultés dans leurs envois, vû la baisse du Mississipi.

Une autre lettre de la paroisse de Caldwell (Ouachita) ne laisse pas d'espoir que la première; la récolte sera réduite de moitié.

Enfin, une dernière lettre de Côte Joyeuse, (Natchitoches) que nous avons sous les yeux, se termine ainsi: "Je suis encore occupé à cueillir ma récolte de coton, qui sera très petite cette année; les froids précoces que nous avons eus, font totalement perdre l'espoir d'une belle perspective, et la récolte dans notre paroisse, sera considérablement plus faible que la précédente. Jamais la récolte n'aura été si médiocre. Le seul espoir qui nous reste, est d'obtenir une augmentation dans les prix. La qualité de coton est inférieure à celle de l'année passée. Notre rivière est toujours très basse, et Dieu sait quand elle sera navigable."

BANQUE DE BRANDON.

L'éditeur du Mississipian démasque la conduite de ceux qui, tout en jetant de la défaveur sur les billets de la Banque de Brandon, cherchent à les escompter à un escompte de 40 à 50 pour 100. Nous sommes convaincu, dit l'éditeur du Mississipian, que cette banque sera entièrement solvable, et nous engageons les détenteurs à ne point se laisser duper par ces *usuraires* qui, profitant de leur crédulité, cherchent à spéculer sur leur bonne foi.

Cette banque fait rentrer rapidement son émission, et s'il était vrai qu'elle se trouvât insolvable, on ne verrait pas tant de personnes spéculer sur ses billets.

Perte du brick espagnol Triumfante.—Nous apprenons par les journaux que nous avons reçus de la Havane, que ce brick s'est perdu sur les côtes de la Floride, dans la nuit du 11 du mois dernier, et que le capitaine et 9 hommes de l'équipage ont été transportés à la Havane. le 3 courant, à bord de la goëlette United States, de Key-West.

CORRESPONDANCE DU COURRIER DES ETATS-UNIS

Nous publirons, il y a quelque temps, un article sur *les Banques des Etats-Unis*, inséré dans *le Courrier des Etats-Unis* et signé *Sinclé*. Cet article, non parut *amphigourique* par le fond, et nous déclarâmes n'y rien comprendre, tout en faisant une juste restriction pour la première partie qui est fort claire et fort sensée. Le second article vient de paraître et renferme d'excellentes choses, aussi bien dites que bien pensées. Quel que soit celui qui l'a signé, nous lui faisons un sincère compliment, tout en nous réservant le droit de le blamer s'il en adécline la responsabilité en s'abritant sous un autre nom que le sien. Pour notre part, nous désirerions n'avoir jamais publié que des articles de la force de ceux du correspondant du Courrier des Etats-Unis.

Aujourd'hui, qu'il est bien connu de tout le monde, que ces articles ne sont pas de M. P. Soulé, nous croyons pouvoir les reproduire, sans crainte de nuire à personne.

DEUXIEME LETTRE

SUR LES BANQUES DES ETATS-UNIS

A M. l'Editeur du COURRIER DES ETATS-UNIS

Nouvelle-Orléans, 16 novembre 1838.

Monsieur le rédacteur,

Je n'ignorais pas, en vous adressant, il y a deux jours, quelques mots sur nos Banques, combien les réflets locaux sont fugaces, combien ils perdent de leur vigueur et se ternissent en changeant de climat. Mais si, en écrivant, il n'est pas toujours possible de soustraire sa page aux influences du milieu dans lequel on est placé, il vous est toujours loisible de faire bonne justice des rapsodies dont on vous importune. J'aime trop la liberté, monsieur, pour blâmer celle que vous pourriez prendre avec moi.

Par le soin que l'*Abeille* a pris de reproduire textuellement de très longs articles en faveur du système de banque publiés à Paris, on a pu s'apercevoir que nous avions été fort aise de trouver, dans les produits financiers de la saison, des couleurs pour restaurer, rafraîchir et aviver les tons de notre tableau financier, trembrunir par près de deux années de temps consécutives. Nous examinerons si nos banques ressemblent assez à celles de l'Europe, pour qu'elles puissent endosser les hardes qui leur arrivent taillées sur ces dernières, sans y faire au point ni pirouette, comme nous autres nous pâchéssons le faisons ordinairement pour les nôtres.

Lors de l'émancipation des Etats-Unis, la quantité de numéraire, qu'il y trouvait, ne pouvant suffire aux besoins des transactions journalières, mais encore à celles qui allaient surgir de toutes parts sur cette terre rendue à la liberté, on chercha à augmenter la circulation métallique. Le système des banques eut la préférence. On établit une circulation de leur papier. C'était un nouveau et puissant moyen de crédit, dont les mouvemens mal réglés furent funestes aux premiers qui en firent usage. On pouvait penser que ces perturbations tendant toujours à nous approcher, qui accompagnent toujours les premières réflexions du génie nouveau. Etait-ce l'idée des jeunes Etats, qui bien comprenait-elle que leur guerre d'expulsion ne pouvait s'arrêter à celle de leurs ancêtres maîtres, qu'il leur restait, à repousser les ancêtres peuples chasseurs, qui leur disputaient leur territoire, à soumettre leurs vastes forêts à la civilisation et à l'industrie moderne? Comprit-elle qu'ils allaient commencer une guerre d'extermination plus grande, plus gigantesque que jamais, guerre de race à race, d'époque à époque? Accepterait-elle le système de banque, comme l'arme la plus puissante qu'ils pouvaient opposer aux forêts qui les étouffaient de toute part? Ébloui par l'immense travail qu'ils voyaient sortir de ce puissant moyen, ne pressentirent-ils pas les meurtrières commotions qu'il donnerait à ceux qui l'exploiteraient? Ou, ayant tout compris, tout prévu, l'accoptèrent-ils comme un instrument indispensable dont l'usage exposerait à de fâcheux accidens, mais qui, coupé fait du mal et du bien, laisserait une large balance en faveur du dernier?

Quoiqu'il en soit la raison qui les détermina à accepter le système des banques qu'ils s'en forurent?" La banque, disons le hautement, a été la bienfaitrice, la civilisatrice des Etats Unis. Elle les a défrichés, peuplés, couverts de villes, sillonnés de routes, de canaux, de chemins de fer. C'est par elle, qu'impuissant à l'Europe son argent et ses bras, nous avons avec notre rudiment de population plus fait dans quarante ans, qu'elle toute entière avec ses centaines de millions d'hommes, dans quatre siècles.

La Banque a été aux Etats-Unis ce qu'est le sang chez les hommes. Elle les a animés par sa circulation, les a mis en position, de vaincre le milieu dans lequel ils étaient placés, d'en assimiler ce qui convenait à leur nature, d'en expulser ce qui leur était contraire. Mais cette circulation, comme l'autre, peut être la cause de graves accidens. L'attaque d'apoplexie foudroyante est presque toujours précédée, à de plus ou moins longs intervalles, d'attaques moins graves. Ne serait-il donc pas convenable que les Etats Unis présent de justes précautions contre un accident imminent ayant été déjà plusieurs fois atteinte d'accidens procurversa?

Rendons-nous compte de ces perturbations; voyons quelles parties du simple réflex frissent; si elles ne seraient pas assez profitables à d'autres pour qu'elles s'opposent aux améliorations que réclame le système?

La banque, comme on l'entend ici, est une *mortre* d'augmenter la circulation. Elle a le droit d'émettre de ses obligations pour une somme triple des espèces réunies dans ses caisses. On est reconnu à une fiction pour donner à ces obligations le cours d'argent numéraire. Elles portent le droit d'être remboursées en espèces, sur demande du porteur. Chacun compta sur la confiance des autres et pourtière sur sa prudence pour arriver au remboursement en temps opportun, a accepté les billets de banques comme des espèces. Dès lors les banques ont pu louer leurs obligations ou leurs dettes au même taux que d'autres louaient leurs capitaux.

Analysons les divers faits produits par cette multiplication de pains des temps modernes, en supposant même que les banques soient restées rénguéement dans les limites de leurs chartes.

Chaque dollar, donnant aux banques le droit d'en émettre trois en papier, elles purent offrir aux espèces un triple intérêt. Leurs caisses aspirèrent toutes celles des Etats Unis, une partie de celles de l'Europe, partie assez faible, il est vrai, si on la compare aux masses énormes dont la puissante succion des banques américaines l'a détachée, mais très importante, comparée à la petite quantité de métal qu'elle est venu augmenter. Il n'est besoin de rien autre pour comprendre les avantages que les banques ont offerts aux espèces américaines et étrangères. Les transactions de l'Union auraient pu trigler que le système des banques surnât, mais le accroissement de vitesse contrariait l'intérêt au taux primitif. Mais par le flux conjuntal à l'étranger elles purent répondre à un bien autre accroissement d'affaires.

L'Union put une activité qui, offrant à ses habitans et aux étrangers une sainte perspective, appela une quantité d'émigrans dont la capacité se sentait étouffée par le trop plein de la population du vieux continent. Les banques attirèrent donc de l'Europe des capitaux, qu'elles triplèrent, et une foule de travailleurs actifs et aventureux, éminemment propre à augmenter cette race de pionniers qui avait pour mission de conquérir à l'industrie ses immenses forêts, de les couvrir en vastes champs, de les couvrir de villes, de les sillonner de routes, de canaux, de chemins de fer. Que l'on feuillette l'histoire, et que l'on trouve un peuple qui ait été plus devoué à la cause de l'humanité, qui ait accompli avec plus d'énergie, plus de célérité? En jetant nos regards sur ce vaste continent du Pacte continent des Etats-Unis défrichés, peuplés, sillonnés de moyens de communication par la création des banques. Mais en descendant aux détails, nous verrons le travailleur dépoillé du fruit de ses longues sances de labeur, devenu la proie des loueurs de capitaux, leur propriété, leur instrument vivant de fortune.

S'il est des époques, où l'intérêt des individus doit s'effacer devant celui de la nation entière, il en est aussi où s'occupant de l'intérêt de chacun, on doit empêcher l'exploitation de la masse par un petit nombre. Ce temps est arrivé pour les Etats-Unis. Comment la masse du peuple a-t-elle été exploitée? Comment empêcher cette exploitation?

Nous prenons vu les banques, en triplant les espèces du pays réunies dans leurs caveaux, en triplant celles qui allaient devant celui de la nation entière, il en est aussi où s'occupant de l'intérêt de chacun, on doit empêcher l'exploitation de la masse par un petit nombre. Ce temps est arrivé pour les Etats-Unis. Comment la masse du peuple a-t-elle été exploitée? Comment empêcher cette exploitation?

Nous prenons vu les banques, en triplant les espèces du pays réunies dans leurs caveaux, en triplant celles qui allaient devant celui de la nation entière, en triplant la petite circulation métallique, qui existait, par une immense circulation presque toute de papier, que le peuple crut métalique à la première, parce qu'elle suffit à toutes les exigences des transactions intérieures, largement multipliées par elles-mêmes. Mais cette augmentation de bien-être, qui enrichit les hommes et le travail à des degrés différens. La consommation augmenta dans des proportions plus grandes que la production; la [illegible] de l'intérêt, qui avait triplé, ne suivit point [illegible] et les intérêts du capital emprunté.

Le commerce, après avoir employé tous les moyens en son pouvoir pour retarder le payement de ses dettes, vit toutes arriver le moment où il fallait s'exécuter; mais l'Europe, n'accepte que pour argent les billets de banque, il fut obligé de se [illegible] les [illegible] dette étrangère soit forte, de garnissant si largement leurs caveaux et menacant de les épuiser si promptement, qu'elles sont imperieusement contraintes de suspendre leurs paiements, de restreindre leur circulation, pour la mettre en rapport avec leurs fonds. Leur réputation de solvabilité, la nécessité où elles sont de prévenir une bonne situation commerciale, exigeant qu'elles restreignent leurs émissions dans une proportion plus forte encore que celle réellement indispensable. Cette contraction amène, la hausse bruyge de l'intérêt, la diminution de la valeur des propriétés, des marchandises, la ruine de ceux qui possédaient sur eux de leurs obligations, moins que la part dont a baissé la valeur des propriétés et des marchandises. Pendant que les loueurs de capitaux, profitent des engagements à courte terme des travailleurs pour les expédier, s'arrangent avec l'étranger et règlent leurs affaires encaisses par de nouvelles, les banques appriment de nouveau capitaux de l'étranger, étendent leur circulation plus qu'avant la crise; les affaires reprennent; les propriétés hausset, atteignent, dépassent leur valeur précédente. Les capitalistes retrouvent leur intérêt à vendre pour deux et trois capitaux ce qu'ils avaient *Contribué* de racheter. Les travailleurs retrouvent des fonds, s'engagent de nouveau, augmentent leurs transactions, semblent réaliser de nouveaux bénéfices, tant pendant trois ou quatre ans, de beaux inventaires; puis, nouvelle crise, nouvelle contraction de circulation, nouvelle ruine du travailleur, toujours au bénéfice du capitaliste....

Du milieu de ce chaos surgit un fait: mouvement général et progressif de prospérité des Etats Unis, on-que jusqu'à parfait paiement. La somme de $6604 00 payable le 27 juin 1839, la somme de $6666 66 2/3, payable le 27 mars 1839, la somme de $11,000 payable le 27 août 1839, et la somme de $11,250 payable le 27 août 1840, en billets endossés à satisfaction et garantis par hypothèque spéciale jusqu'à parfait paiement, les trois dernières sommes portant intérêt de dix pour cent en cas de non paiement à leur échéance.

1 déc MJ GARCIA, *sherif*.

ETAT DE LA LOUISIANE—paroisse Jefferson le—Cour de District—Edmond Valcour Wilkins tre James P. Gilley.—En vertu d'un ordre de saisie et vente à moi adressé par l'honorable cour du premier district judiciaire de l'Etat de la Louisiane, j'exposerai en vente publique à la Nouvelle Bourse, cinq lignes de terre de la rue Jefferson sur cent vingt pieds de profondeur, le Nos. 6, 7, 8 et 9, mesurant chaque trente pieds face à la rue Jefferson sur cent vingt pieds de profondeur, le No. 10, forme l'encoignure des rues Fourth (Quatrième) et Jefferson et mesure trente pieds face à la rue Jefferson sur cent vingt pieds de face et profondeur à la rue Fourth (Quatrième,) et le lot No. 11, mesure quarante pieds face à la rue Fourth, sur cent cinquante pieds de profondeur.

13 déc—3 W F COMLY & co. 97, rue du Camp

POISSONS SALES.—30 barils aloses, reçus et à vendre par EDW. SPRAGUE, 22, rue de la Douane. 13 déc

CHANDELLES DE SUIF—200 caisses et 51 de mi-caisses, en débarquement et à vendre par EDW. SPRAGUE, 22, rue de la Douane. 13 déc

MAQUEREAUX.—50 barils No. 3 et 70 do. No. 2 à vendre par EDW. SPRAGUE, 22, rue de la Douane. 13 déc

PAPIER SIMPLE A ENVELOPPE.—1000 rames, en débarquement et à vendre par EDW. SPRAGUE, 22, rue de la Douane. 13 déc

POMMES DE TERRE.—150 barils pommes de terre de l'Est, à vendre par EDW. SPRAGUE, 22, rue de la Douane. 13 déc

COUDRON DE CHARBON.—20 barils, en débarquement du Robert Pulsford, de Liverpool, à vendre par EDW. SPRAGUE, 22, rue de la Douane. 13 déc

HUILE DE LIN.—200 gallons, en débarquement du Robert Pulsford, de Liverpool, à vendre par S. HEATH & Co. 95, rue du Camp. 13 déc

NOIR DE FUMME.—3 boucaute en paquets d'une demie, d'un quart de trois bouteilles de livre, en magasin et à vendre par S. HEATH & Co. 95, rue du Camp. 13 déc

FARINE—1,000 barils en magasin et à vendre par 13 déc G. DORSEY, 41, Nelle Levée.

PORC ET BŒUF — Mess et prime, passés à l'inspection, et à vendre par G. DORSEY, 41, Nelle Levée. 13 déc

HUILE DE LIN et couperose, en magasin et à vendre par G. DORSEY, 41, Nelle Levée. 13 déc

CORDES D'EMBALLAGE—50 colis, à vendre par CARMAN & McMAHON, 41 & 43, rue Poydras. 13 déc

TABAC—130 caisses Tabac de la Virginie, manufacture, à vendre par CARMAN & McMAHON, 41 et 43, rue Poydras. 12 déc

CHARBON—50 boucauds Charbon anthracite, à vendre par CARMAN & McMAHON, 41 et 43, rue Poydras. 13 déc

HUILE DE BALEINE—20 barils Huile de Baleine raffinée, 20 do commune, maintenant en débarquement et à vendre par WOOD & SIMMONS, 80, rue des Magasins. 13 déc

BEURRE DE GOSHEN—30 fréquins, en débarquement du navire Yazoo, et à vendre par WOOD & SIMMONS, 80, rue des Magasins. 13 déc

CHAPEAUX, SOULIERS ET HARICLE MENS.—Un assortiment général de marchandises convenables pour les campagnes et habitations, à vendre par FRIOUX & CO. 8, rue de la Douane. 13 déc

PAPIER DOUBLE A ENVELOPPE—1000 rames reçues par le Charleston et Concordia, et à vendre par ED. SPRAGUE, 22 rue de la Douane. 13 déc

SAVON—800 demi-caisses savon de Boston No 1, à vendre par E. SPRAGUE, 22, rue de la Douane. 13 déc

SAVON—500 demi-caisses savon de Boston No 1 à vendre par E. SPRAGUE, 22 rue de la Douane. 13 déc

ON DEMANDE A ACHETER—Un lot de terre de 100 pieds de face sur 200 pieds de profondeur, et situé dans une partie commerciale de la ville, sur lequel on voudrait faire faire la bonne, pour la payer en une année. S'adresser à la boite de Mr. Sénac, 3 la poste.

ON demande 100 boucauds qui devront être reçus, au dessus de la ville. KIDDER & HEAD 21, rue Poydras. 13 déc

COTON blanc à drap—20 caisses de 79 de long, à vendre par R G HOBBS, 12, rue de la Douane. 13 déc

AVIS—Les consignataires de 667 barres de fer; 900 plaques en fer, et 24 barillets grands clous, importés par le navire Empire, Rayler, de Philadelphie, voudront bien aller en prendre livraison, sur le Levée, derrange audessus du rail road. W F COMLY & co. 97, rue du Camp 13 déc—3

POISSONS SALES.—30 barils alosés, reçus et à vendre par EDW. SPRAGUE, 22, rue de la Douane. 13 déc

CHANDELLES DE SUIF—200 caisses et 51 demi caisses, en débarquement et à vendre par EDW. SPRAGUE, 22, rue de la Douane. 13 déc

MAQUEREAUX.—50 barils No. 3 et 70 do. No. 2 à vendre par EDW. SPRAGUE, 22, rue de la Douane. 13 déc

PAPIER SIMPLE A ENVELOPPE.—1000 rames, en débarquement et à vendre par EDW. SPRAGUE, 22, rue de la Douane. 13 déc

POMMES DE TERRE.—150 barils pommes de terre de l'Est, à vendre par EDW. SPRAGUE, 22, rue de la Douane. 13 déc

COUDRON DE CHARBON.—20 barils, en débarquement du Robert Pulsford, de Liverpool, à vendre par EDW. SPRAGUE, 22, rue de la Douane. 13 déc

HUILE DE LIN.—200 gallons, en débarquement du Robert Pulsford, de Liverpool, à vendre par S. HEATH & Co. 95, rue du Camp. 13 déc

NOIR DE FUMME.—3 boucauds